

ENTRETIEN / SADAHARU HORIO : « JE N'AI PAS DE STYLE. »

PEINTRE, SCULPTEUR ET PERFORMER PROLIFIQUE, SADAHARU HORIO, JAPONAIS NÉ EN 1939, EST UN ARTISTE GUTAÏ « DE LA 3^E GÉNÉRATION ». CE MOUVEMENT ARTISTIQUE D'AVANT-GARDE DONT LES DATES OFFICIELLES D'ACTIVITÉ S'ÉTENDIRENT DE 1954 À 1972 À OSAKA A IMPOSÉ LE HAPPENING AU JAPON DANS UN ESPRIT PROCHE DE FLUXUS. RENCONTRE À KYOTO AVEC UN HOMME DOUX À LA PERSONNALITÉ TRÈS OUVERTE, À L'OCCASION DE L'EXPOSITION « BODY » DANS L'UNE DES (RARES) GALERIES DE LA VILLE.



– Guillaume Leingre : C'est quoi être un artiste Gutaï ?

– Sadaharu Horio : Gutaï veut dire « concret » en japonais. Les artistes Gutaï attachent beaucoup d'importance à la matière et leur création est marquée par un refus de tout ce qui est littéraire ou narratif. Dans Gutaï, nous cherchions à créer des œuvres originales qui faisaient parler la matière d'elle-même. Jiro Yoshihara nous disait toujours : « Faites ce que personne n'a jamais osé, surtout pas d'imitation ». Mais il est difficile d'expliquer par des mots, il faut voir. C'est Jiro Yoshihara (1905 – 1972) qui a été le chef de file et le créateur de Gutaï à Osaka en 1954. À l'origine, outre Yoshihara, le groupe comportait Saburō Murakami, l'artiste qui traverse en courant les grandes feuilles de papier, Kazuo Shiraga qui peignait avec ses pieds, Chiyu Uemae qui fait des points, Sadamasa Motonaga qui travaillait sur les couleurs de peinture, etc. Pour ma part, j'ai fait ma première exposition avec Gutaï en 1965 et j'ai rejoint le groupe l'année suivante.

– G. L. : Gutaï avait-il des contacts avec les mouvements artistiques de l'époque comme les Actionnistes ou Fluxus ?

– S. H. : Au début non, le groupe s'est développé de manière isolée, strictement au Japon, même si nos préoccupations peuvent apparaître désormais parallèles avec celle de Fluxus. Gutaï était vraiment un groupe japonais, sans lien extérieur. Puis il y a eu à Osaka la Gutaï Pinacoteca et alors beaucoup de monde est venu dans les années 1960 : Sam Francis, Jaspers Johns, Robert Rauschenberg, Merce Cunningham, Allan Kaprow.

– G. L. : Jasper Johns ! C'est étonnant.

– S. H. : Oui, l'artiste pop. Il a travaillé à Osaka. À la fin des années 1960, l'exposition « Gutaï et le monde » a rassemblé des artistes comme Fontana, Twombly ou Pollock. Plus tard encore, Ben s'est aussi intéressé à Gutaï, j'ai d'ailleurs eu des liens amicaux avec lui. Je me souviens aussi de Georges Mathieu qui avait demandé à Shiraga :

« Mais pourquoi tu peins avec tes pieds ? ».

– G. L. : Le groupe avait-il des ambitions politiques ?

– S. H. : Aucune. Seulement des buts esthétiques. Jiro Yoshihara était d'ailleurs artiste mais également PDG d'une fabrique d'huile alimentaire. L'idée était de créer un nouveau mode d'expression en rupture avec l'art conventionnel.

– G. L. : Donc, aucun lien avec les anarchistes ou les extrémistes de gauche japonais qui étaient particulièrement actifs dans les années 1960-70 ?

– S. H. : Non.

– G. L. : Il semble que la rupture avec les conventions artistiques dont vous parliez, ait pris le chemin du happening ? C'est le happening qui a permis de casser l'ordre des choses.

– S. H. : Oui, tout à fait. Le happening n'existait pas au Japon avant Gutaï, c'est nous qui l'avons « inventé » ici.

– G. L. : Quelle a été la réception du public ?

– S. H. : Les Japonais vivent dans un environnement insulaire et se laissent influencer par les opinions qui viennent de l'étranger. On a sans doute un complexe d'infériorité vis-à-vis de l'Occident. Gutaï n'a été reconnu que grâce à des personnalités extérieures comme Allan Kaprow qui le premier a « découvert » Gutaï et est venu au Japon. Il y a eu aussi le travail très important du critique d'art Français Michel Tapié qui était d'ailleurs un petit cousin de Toulouse-Lautrec. Tapié avait inventé la notion d'« art informel » et il a défendu Gutaï et dit tout le bien qu'il en pensait.

– G. L. : Pouvez-vous parler de votre travail. Comment le définiriez-vous ?

– S. H. : Ma devise est « Atarimae No Koto » (« Rien d'exceptionnel »), et depuis 1985 je débute chacune de mes interventions ou performances par cette phrase. Par ailleurs, chaque

artiste Gutaï est arrivé à acquérir un style propre : Murakami traversait des feuilles de papier, Shiraga peignait avec ses pieds, etc. Moi, je n'ai jamais voulu avoir de style. J'ai toujours cassé mes « styles » pour avancer. J'essaie de réinventer en permanence mes moyens d'expression et ce que je cherche est... une expression sans expression ! Murakami disait : « Lorsqu'on découvre quelque chose, ce n'est pas une réponse. Ce que l'on peut faire est de continuer ».

– G. L. : Dans le même chemin ou dans un autre ?

– S. H. : Difficile à dire. Il faut juste ne pas avoir d'orientation précise et continuer ce que l'on aime.

– G. L. : Quelle est la nature de l'esprit qui anime votre travail ?

– S. H. : Dans ce monde où l'on ne comprend rien...

– G. L. : Vous voulez dire que votre travail est le reflet de cette pensée : on ne comprend rien à rien au monde.

– S. H. : C'est cela. Mon travail est le reflet de l'absence permanente de réponse.

Exposition « Body », galerie Jarjo, Kyoto, avril 2008.

Deux poutres en bois de récupération posées par terre (la maison de Horio près de Kobé vient d'être expropriée et détruite). Derrière il y a une paroi vitrée sur laquelle Sadaharu Horio, lors d'une performance, dessinera à grands traits noirs, après les mots « Atarimae No Koto », les contours d'un buste. Au mur ou sur le sol, des dessins qu'il fait chaque jour, des pierres ou des objets ordinaires recouverts quotidiennement de touches de peinture (l'expérience peut durer 10 ou 15 ans), une boîte en bois avec écrit Body et rempli de peinture sèche. « Body » est enfin l'occasion d'une performance : une femme porte une robe composée de deux grandes feuilles de papier à dessin. Horio dessine sur elle un corps de femme. Puis il se glisse sous un drap tenu à chaque coin par quatre personnes.

On devine Horio qui se contorsionne avant de ressortir en slip et de danser comme un luron. C'est le jour de son anniversaire, un ami agite une bouteille de champagne et l'asperge. Cris et hurras.

Manifeste de l'art Gutaï (extraits)

YOSHIHARA Jirô, 1956

« Désormais, l'art du passé apparaît à nos yeux, sous couvert d'apparences soi-disant significatives, comme une supercherie. Finissons-en avec le tas de simulacres qui encombrant les autels, palais, salons et magasins de brocanteurs. Ce sont tous des fantômes trompeurs qui ont pris les apparences d'une autre matière : magie des matériaux – pigments, toile, métaux, terre ou marbre – et rôle insensé que l'homme leur inflige. Ainsi occultée par les productions spirituelles, la matière complètement massacrée n'a pas droit à la parole.

Jetons tous ces cadavres au cimetière ! L'art Gutaï ne transforme pas, ne détourne pas la matière ; il lui donne vie. Il participe à la réconciliation de l'esprit humain et de la matière, qui ne lui est ni assimilée ni soumise et qui, une fois révélée en tant que telle se mettra à parler et même à crier. L'esprit la vivifie pleinement et, réciproquement, l'introduction de la matière dans le domaine spirituel contribue à l'élévation de celui-ci. (...)

Une spiritualité vivante nourrit toujours les expositions de Gutaï et nous espérons que les nouvelles découvertes de la vie de la matière produiront toujours un cri retentissant. »

Geijutsu shincho (Nouvelles Tendances artistiques), Tokyo, décembre 1956, pp.202-204. Traduit du japonais par Francette Delaleu.

TRADUCTION : KENJI HARAGUCHI
MERCÌ À M. ET MME. HARAGUCHI, JEAN-PAUL OLLIVIER
(VILLA KUJOYAMA) ET À LA GALERIE JARFO, KYOTO

ILLUSTRATION :
SADAHARU HORIO, ATARIMAE NO KOTO. PERFORMANCE LORS D'UNE EXPOSITION
DE DESSINS RÉALISÉS APRÈS LE TREMBLEMENT DE TERRE QUI RAVAGEA
LA RÉGION DE KOBE, SHIKOKU 2005.